

**À la recherche du chant perdu, *Chant perdu* de Rina Lasnier /  
*Les Épées de l'hiver* de Michel Muir**

Rina Lasnier, *Chant perdu*, coll. « Radar », les Écrits des Forges,  
Trois-Rivières, 1983, 97 p

Robert Yergeau

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1984). Compte rendu de [À la recherche du chant perdu, *Chant perdu* de Rina Lasnier / *Les Épées de l'hiver* de Michel Muir / Rina Lasnier, *Chant perdu*, coll. « Radar », les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1983, 97 p]. *Lettres québécoises*, (33), 58–60.



# À la recherche du chant perdu

## Chant perdu

de Rina Lasnier

## Les Épées de l'hiver

de Michel Muir

Difficile de dissocier le livre de Rina Lasnier, *Chant perdu*, de la récente présence-absence de Gatien Lapointe. Outre le thème premier du recueil, la mort inaugurale, je retiens, comme indices probants qui concourent à rappeler le rayonnement de l'auteur de *Barbare inouï* (1980), le lieu même d'où ce *Chant perdu* émerge: les Écrits des Forges. (Est-ce bien utile de redire, sans verser dans les clichés, l'importance de Gatien Lapointe comme âme dirigeante de cette maison d'édition? Ce défi, que son équipe et lui ont brillamment relevé, témoigne de façon éclatante qu'il est possible de mettre sur pied des structures d'édition viables hors des métropoles). Mais plus éloquent encore est ce poème qui clôt *Chant perdu*:

### JOIE DE MOURIR

Je ne mourrai point  
avant le soleil.  
G.L.

*Chaque mort partira une rose à la main  
pour l'absence légère à l'hiver de vivre,  
le soleil assistera ce départ  
de la rose solennelle de l'aurore...*

Le poème comme creuset de la vie et de la mort, comme réceptacle de l'errance vitale, comme zone tampon où se heurtent mémoire, matière et durée, comme inscription de la perte, comme spirale euphorique des fusions lentes. «Je ne mourrai point avant le soleil» écrivait Lapointe. Que le soleil, par sa mort, prenne un sens plus pur dans la Cité.

\*\*\*

Rina Lasnier, exploratrice des grands fonds, orpailleuse, ajoute, avec *Chant perdu*, un rameau de premier ordre à un arbre déjà substantiellement garni. Son oeuvre, qui pourrait se ramener à deux ou trois thèmes majeurs, preuve d'une fidélité qui ne lui a jamais fait défaut — à ne pas assimiler à ces girouettes de tout acabit qui n'ont de cesse qu'elles ne prennent le dernier train de la dernière mode littéraire —, ne se fige pas dans un immobilisme stérilisant. Il est heureux de constater qu'elle fait son entrée aujourd'hui dans la collection «Radar», aux Écrits des Forges, au côté des Alphonse Piché, Gatien Lapointe et, pourquoi pas? Denis Vanier, Josée Yvon, Paul Chamberland, Claude Beausoleil et Gérald Godin. Cela tend à démontrer que les poètes ne détectent pas qu'un seul réel mais une multitude de réels morcelés qui convergent tous vers un centre fluide aux limites difficilement perceptibles.

Oeuvre de plénitude et de constance, d'émotions contenues et d'intelligence, l'aventure poétique de Rina Lasnier se profile sous l'aile tutélaire de la spiritualité. Dans le Québec des années 1980, il nous est possible de mieux analyser la poésie qui se réclame de cette allégeance religieuse. Dans *Chant perdu*, où s'entend à chaque page le «filé pudique de la voix» de l'auteure, point de prêche ni d'endoctrinement mais un ensemble d'intuitions, des certitudes sereines et un questionnement ramassés sous la forme de courts poèmes qui allient démarche mystique et joie de l'être. La poésie de Rina Lasnier nomme et interroge les mystères christiques — cette quête trouve son acmé dans la partie intitulée «Dies Natalis» — mais elle ne s'inscrit pas moins de plain-pied dans le tissu multiple du canevas événementiel. Dans ce recueil, les ravages du vague à l'âme, la panique-psychose de cette fin de millénaire, l'opacité du monde ne prennent pas prise. Non que l'auteure de *la Part du feu* (1970) occulte ces réalités existentielles, mais elle réussit, à force de ressourcement, d'émerveillement et de foi, à distiller une lumière riche de courage et de sagesse et qui magnifie le plat quotidien. Son désir, son intime conviction de «voir la présence flagrante» l'emporte sur «l'énigme de l'absence» et «la mort à profil de couteau». «Je viens par vigilance de plaies» avoue-t-elle, mais pour aussitôt laisser filtrer dans ses poèmes un sens anagogique, d'où retentit «l'inaltérable souffle».

Le point vélique du recueil, les thèmes réfracteurs qui nourrissent l'ensemble de *Chant perdu* — qui prêtent force et vie à chaque poème qui à son tour reflue vers ce feu central, tout uniment force centrifuge et centripète — sont la lumière: «Connais-tu l'âge de la lumière» se demande l'auteure; l'amour, la mort: «nous passerons de l'ordre sacré de l'amour / à l'ordre secret de la mort appariente» et, comme en une suite logique, Dieu: «Dieu, paisible, rallume ma pesanteur écoutante». Et si Rina Lasnier avoue que l'enfantine «chante à hauteur de mort», elle prendra soin de préciser que «la mort repose dans la lumière» et que «roulera la mort périssable / dans la lumière épousable de Dieu».

On le constate, Rina Lasnier met en place une parole sacramentelle qui s'élève jusqu'au don et qui lui permet de conduire les mots au coeur même du poème et du monde. La densité et la gravité dont elle les charge, qui n'est pas sans rappeler un peu Emmanuel, Jouve, Bonnefoy et Ouellette, confirment, si besoin est, que la poésie est avant tout affaire de langage — quel que soit notre Dieu personnel.



Rina Lasnier

Photo: Kéro

Enfin *Chant perdu* nous rappelle que la poésie est aussi quelquefois ce «hurlement des origines immémoriales»:

**NAÏTRE**

*Aveuglé de naissance comme l'animal  
éjecté du cocon et du vase vivant  
coupé des effluves du sang rameux,  
étranger nouveau, je crie mes solitudes.*

*Gîte obscur des bras recroisés,  
l'air me brûle et m'allume du dedans;  
ma face est mon seul nom de jour,  
ma soif, la recouvrance maternelle...*

\*\*\*

Rina Lasnier dédie son recueil à «tous les poètes du pays pour qui la poésie reste un acte de prédilection, de plénitude et de partage». Michel Muir ne désavouerait pas cette phrase tant il est vrai qu'elle semble rejoindre ses vues sur ce que doit être la poésie.

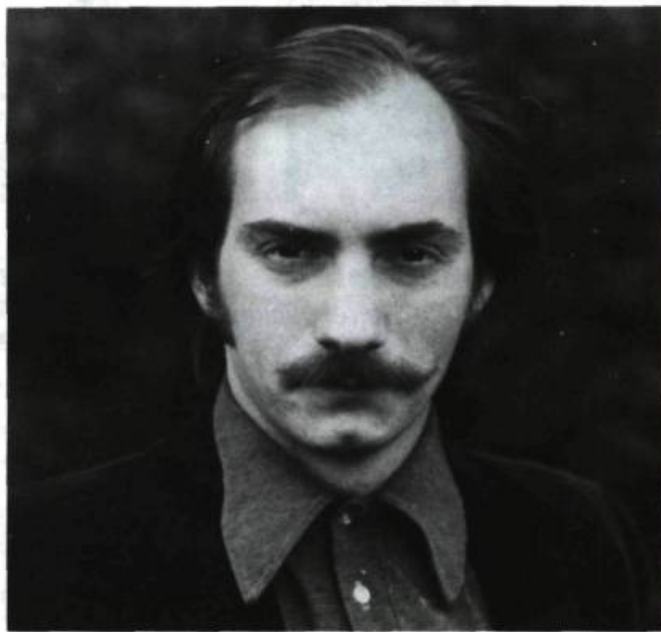
Recueil foisonnant et véhément, au style lyrique et ample, *les Épées de l'hiver* empoigne le lecteur à la gorge, au coeur et le laisse stupéfait, ébahi par le déferlement des vers, par cette suite de poèmes qui se déroulent sous ses yeux comme une seule et même quête impérieuse d'absolu. Michel Muir écrit pour en arriver à l'étreinte initiale, initiatique; pour être à «l'écoute des sources» selon le titre de la collection où paraît ce recueil. Globale, totale, «ô l'éclatement de mon être / par-delà toutes les fenêtres», cette démarche puise sa substance dans les êtres et la nature, le temps et la mémoire, dans l'enfance de la beauté, de la tendresse et de l'espoir. Ce recueil se présente comme 93 blocs d'errance, 93 condensés d'énigme rare. L'auteur y interroge «la mouvance des êtres», cherche «l'eau des choses», se réapproprie «la semence rare», fait entendre «la riche pluie d'un chant nouveau», (res)suscite les «profondeurs fécondantes de l'immobilité», fait éclater la «foudre lucide» et veut dénouer «les jardins fous de la conscience». Il en appelle aux «laborieux lacis nés du langage» et

se réclame de la «lumière consciente» et d'une parole «au goût d'amande et de déchirures». Comment ne pas être ému par de tels vers: «une main pure de toutes ombres vieilles»; «j'apprends de mémoire le fleuve de tes mains»; «un merci de veines me parcourt l'être jusqu'à l'âme»; ou encore: «une odeur vieille de livres / traîne alentour / les miettes de savoir éparses»; et ce vers à tous égards exceptionnel: «et le nénuphar allumé au fond de la cendre océane».

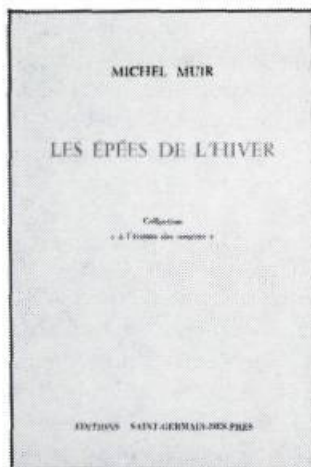
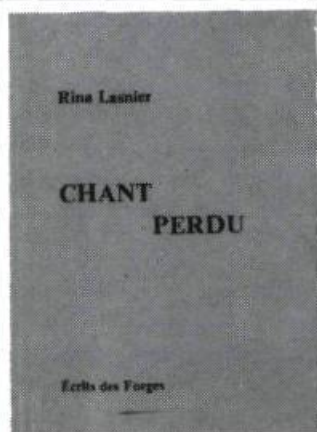
*Les Épées de l'hiver* est le parcours mnémorique et existentiel d'un sujet écrivant en disponibilité de poésie — merci Artaud! Et ce parcours ne s'inscrit pas dans une zone floue, un au-delà de la vie humaine, mais, tout au contraire, s'abreuve d'elle. Michel Muir, rejoignant en cela Rina Lasnier, est prêt à affronter les conditions du réel: «la longue blessure d'homme à la fenêtre solitaire»; à en épouser les contradictions: «je versais sur les âmes élargies d'étonnement / les paradoxes réconciliés de ma nature multiple»; et à en constater les failles: «le tumulte inhumain essouffle le siècle» pour mieux accéder à la source natale, pour mieux retrouver sa condition de fils de soleil selon le vœu rimbaldien. À cette fin, les poèmes de *les Épées de l'hiver* se déploient et nous invitent à nous laisser couler dans leur «humide lumière». Ils se répandent sur ce territoire de tous les possibles qu'est la page blanche. Ces poèmes se dressent, derniers remparts, dernières barrières de l'être, contre le non-être, la non-existence, la matière inerte.

Autre piste de lecture (parmi tant d'autres): les éléments. L'eau, l'air et le feu font partie de la texture des poèmes, de leur trame la plus secrète, de leur tension la plus intime. Ils participent à cette rémanence du parcours ancestral que Michel Muir essaie de ramener à la surface de la conscience. L'auteur ne se souvient-il pas d'ailleurs de la «mémoire de l'eau» et n'exhorte-t-il pas l'homme à façonner son destin «avec l'eau et l'air»?

*Les Épées de l'hiver*, tant par la forme que le contenu, ne se soumet à aucun diktat d'aucune officine. Michel Muir tourne volontairement le dos aux productions poétiques actuelles pour, en lieu et place, dépoussiérer un lexique qui n'avait plus cours en poésie québécoise. Ange, âme, sacré, Univers, Infini, Pa-



Michel Muir



role, (notez les majuscules) côtoient les «chuchotis de paupières», le «piano de pluie» et autre «Prince du crépuscule». Mais dans *les Épées de l'hiver* les poèmes ne se figent pas dans les formes vieillottes d'un classicisme désuet en mal de résurrection suspecte — classicisme édulcoré qui tournerait à perte, à vide. Michel Muir, loin de ressasser de vieux procédés pour misonéistes impénitents, administre plutôt de jolis pieds de nez à tous les colporteurs et autres brocanteurs du poème vite cuisiné.

«Une oeuvre doit consumer la mémoire et ne pas donner du «passé» », soutient Jean Lescure dans *Un été avec Bachelard*. Cette affirmation, je l'applique aux *Épées de l'hiver* qui, loin

de donner du passé en pâture, loin de bouffer de cette salade indigeste, se sert du passé — de la mémoire qu'habite ce passé — pour mettre en place «une voyance qui nomme jusqu'à la fin du monde». La poésie de l'auteur de *l'Étreinte des sources* (Grassin éditeur, 1983) contient davantage de nouveautés que la plupart de ces recueils qui ne font que rabâcher quelque formule sésame que leurs auteurs apprêtent à toutes les sauces — auteurs qui semblent atteints de psittacisme.

J'imagine Michel Muir, «la main close sur la plume comme une paupière baissée», «un jardin humide dedans la poitrine», cherchant le «secret des choses», lui-même devenu cet «instrument façonneur de l'Incréée innombrable en attente». Comment, une fois le livre refermé, ne pas demeurer à l'écoute de ces vers? Le lecteur l'aura compris, le livre fermé n'en demeure pas moins ouvert, autrement.

*il restera mes oiseaux dans la crinière des âges  
à chanter les chemins blessés sous les lourds sabots  
quand les chevaux de la folie henniront mes vers  
sur les ruines fumantes des continents perdus*

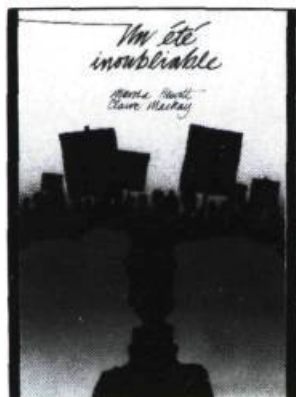
(...)

*il restera un délire de fleurs au bout de l'image  
et un arc-en-ciel de mains au fond des volcans  
et un spasme ultime sur les lèvres du silence... □*

Rina Lasnier, *Chant perdu*, coll. «Radar», les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1983, 97 p.

Michel Muir, *les Épées de l'hiver*, coll. «À l'écoute des sources», éd. Saint-Germain-des-prés (110, rue du Cherche-midi — 75006 Paris), Paris, 1983, 100 p.

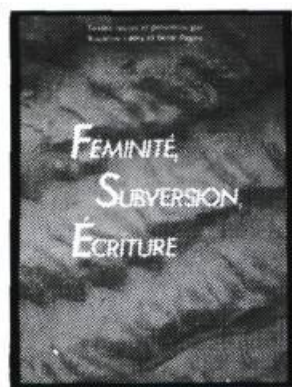
## NOUVEAUTES



**Un été inoubliable**  
Marsha Hewitt et Claire Mackay  
Littérature jeunesse  
192 pages.  
Prix en librairie: 9,95\$



**La Journée internationale des femmes**  
Renée Côté  
240 pages, illustré.  
Prix en librairie: 20,95\$



**Féminité, subversion, écriture**  
Textes rassemblés et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès  
288 pages.  
Prix en librairie: 16,95\$

# les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 (514) 845-7850